

Ainsi donc, liberté de penser pour chacun. Accueillez toutes les idées avec respect, examinez-les avec bienveillance et essayez d'en assimiler les répercussions, pour le bien de tous.

Voilà la Fraternité et la vraie Charité, et aussi la saine magie qui peut et doit ramener l'équilibre dans les jugements humains et la santé dans les corps.

Mme J. BRICAUD.

LE DRAME DE LA SCIENCE

L'homme est un être changeant, mortel ; il passe. Sa science est bornée, fragmentaire, sujette à la variation, en un mot, relative. Et pourtant, il sent en lui un invincible besoin de certitude ; il lui faut une assise solide, une foi ; il la cherche depuis des siècles de siècles. Pourquoi cherche-t-il en vain ? Parce qu'il regarde au dehors avec les yeux de sa chair au lieu de regarder en lui-même avec les yeux de son esprit.

L'humanité de tout temps a été positiviste, elle veut compter, peser, palper, faire entrer dans la mesure matérielle l'ensemble des phénomènes et des idées, comme s'il n'y avait rien, hormis la matière, la force et le mouvement visible. Cet étrange penchant a produit la science expérimentale, monument extraordinaire de puissance et de logique. Mais la science est viciée dans sa base, car elle élimine tout un côté de l'activité humaine, l'activité spirituelle ; elle contraint l'intelligence à fouiller le sous-sol de la vérité, comme une taupe construit sa galerie, bientôt écrasée par le talon du passant.

La science croit avoir percé l'énigme de la matière, elle en dénombre les lois et les dompte ; elle espère toujours obliger le torrent des phénomènes à se tasser dans le labyrinthe étroit de ses concepts. A chaque étape de sa route, elle proclame l'intangibilité de ses assertions, et pourtant, le savant meurt sans avoir rencontré le repos dans la certitude. Ce combat perpétuel, ponctué par des échecs, cet orgueil qui engendre l'humiliation des désaveux successifs sont grandioses, cadues pour les individus, ils perdurent dans la race et poussent l'humanité, malgré elle, vers la réalité dont elle se détourne.

*

**

La matière et les phénomènes dont elle est le siège suivent une route immuable dans sa variété. Les mondes naissent, s'épanouissent et meurent. L'homme, aussi, appartient à l'univers comme un atôme à une molécule. Or, dans cet atôme, une réaction spéciale se produit ; la cohésion, la force vive et les affinités chimiques ne peuvent en rendre compte. Il pense. La nature va vers une fin nécessaire en aveugle ; lui, va faire cette fin, mais il sait. Sorti du néant, il semble y retourner à grands pas, mais il se demande pourquoi et il veut connaître les conséquences de ses passagères cogitations. Sans lassitude, il ramasse en un faisceau les séries phénoménales, il en fait un tout, un monde, son monde à lui, monde éphémère dont il veut faire un monde éternel, car, sachant qu'il va mourir, il ne croit pas à la mort. Tout, autour de lui, proclame la vieillesse, la décrépitude et le néant final ; seul, il se dresse sur les décombres pour crier sa foi dans la pérennité de cette réaction dont son corps est l'enveloppe transitoire : sa pensée ; *impavidum ferient ruinae*.

*

**

Il ne croit pas à la mort, il embrasse la vie avec toutes les puissances de sa raison, et pourtant !... Cet appétit d'éternité n'est-il pas un leurre ? Il sent et il veut, mais est-ce suffisant pour asservir la réalité ? Parfois, il doute, il désespère ; et alors, sous son scepticisme de commande, sous son sourire, symbole dérisoire de force et de renoncement, au fond de son âme, il pleure. Il tremble de voir retomber à jamais le voile soulevé par sa conscience au matin de son éveil. La norme expérimentale, en effet, exige la disparition inéluctable de la vision externe du monde. Tous les êtres s'évanouissent sans laisser aucune trace, sinon dans l'histoire, chronique irrémédiablement morte. Que reste-t-il d'un corps vivant quand la vie s'est envolée ? d'une chose, quand sa cohésion a disparu ? d'une idée, quand le cerveau ne réagit plus ? Comme un souvenir imprécis, tout s'estompe et s'efface dans la nuit du passé.

Mais, l'homme peut reconstituer le passé à l'aide de ces vestiges inconsistants. Et son espérance renaît, ainsi la lumière avec une aube nouvelle. Si la science du passé peut s'acquérir, pourquoi pas celle de l'avenir ? Pourquoi l'hypothèse n'équivaudrait-elle pas à la réminiscence ? L'une

est l'évocation d'un présent réel, aujourd'hui disparu, et l'autre, une anticipation d'un présent, qui sera. La première comme la seconde ont leur racine dans l'instant fugitif, et leur loi : c'est la succession. Où trouver le lien de la succession ? Sera-ce la pensée ? Peut-être ! Mais alors, si la pensée est la mesure de l'univers, la cohésion matérielle, les affinités chimiques et le monde extérieur sont de simples reflets et peuvent se dissiper, si la pensée se disloque.

Et le doute revient avec une désespérance accrue. Le problème paraît insoluble, la science une chambre de tortures. L'homme passe, sa pensée s'évanouit et, dans le cercueil et tous deux seront cloués, viendra un moment où l'on ne trouvera plus, même un peu de poussière. Aucune logique humaine ne peut se soustraire à cette conclusion.

**

Savoir, il veut savoir. Mais de science sûre, il ne sait rien, sinon l'existence fugitive de sa pensée. Pendant toute sa vie, il s'efforce d'en faire un centre attractif, un soleil en miniature, autour duquel les phénomènes roulent dans les ténèbres du devenir, tantôt planètes, tantôt comètes, tantôt bolides erratiques. Bien plus, il essaye de les intégrer à son propre moi, il veut fixer le temps et embrasser l'espace, comme une pieuvre enserre sa proie en ses souples tentacules. Puis, soudain, il perçoit la possibilité de tout perdre, de voir tout sombrer aux abîmes du néant.

Eh bien ! non, homme, roseau pensant, le drame de ta conscience n'est pas une gageure aléatoire ; la tragédie de la science qui se joue en toi ne peut pas être un intermède sans lendemain sur lequel doit retomber le rideau de l'oubli. Ne t'appesantis plus sur la fugacité phénoménale. Creuse plus profondément ta pensée, *fode parietem*, renverse le mur de la matière. Sous la fuite des choses, n'y a-t-il pas une chose durable ? Tu es né, tu vis, tu vas mourir, n'y a-t-il pas sous cette succession inéluctable un indestructible pivot, plus vrai que la naissance, plus souple que la vie contingente, plus fort que la mort ? Regarde en toi, cherche et tu trouveras. Tout à l'heure, tu voyais l'idée s'évanouir avec le cerveau, la pensée avec le corps. Erreur. Qu'est-ce que l'idée ? Une chose, ou plutôt un être immatériel, intangible, sans support qu'un scalpel puisse atteindre. Comment ton cerveau avec ses innombrables cellules et son fluide nerveux pourrait-il engendrer cet être sans corps et sans parties ? Ton crâne contient de la matière et non des idées. Et pourtant, elles sont là, elles bouillonnent en toi comme le vin nouveau dans une cuve de vendange. D'où viennent-elles ?

Creuse encore, va toujours plus loin. Ne sens-tu pas, maintenant, au fond de ta conscience, une chose indicible, éblouissante et terrible dans son mystère ? Tu ne la comprends pas, jamais, peut-être, tu ne la comprendras, et pourtant elle est, elle te fascine. Est-ce toi-même que tu viens de découvrir dans les replis de ton cœur ? Non, ce n'est pas toi, c'est le centre sur lequel tu reposes, c'est l'assise immuable sur laquelle tu t'appuies, dans ce monde voué à la mort et qui te servira de tremplin pour te soustraire aux affres du néant. C'est l'Infini, c'est l'Absolu, c'est l'Être.

**

L'Infini ! Que de luttes autour de cette incognoscible notion ! Que d'affirmations, de négations, de blasphèmes et d'adorations.

L'Infini est en toi, homme, et tu pourrais douter de ta science et de ton immortalité ? L'Infini te donne cette soif d'éternité qui fait bondir ton cœur ; l'Infini te donne la force de braver la mort et de la nier. L'Infini que tu ne peux étreindre te poursuit inlassablement. Essaie de le nier, échafaudes des raisonnements, accumule des impossibilités autour de son essence intangible et tu le trouveras toujours en toi, comme une lumière dans la nuit. Tu n'y crois pas ? Tu agis comme si tu croyais. Descends dans ton cœur, dans ta conscience et répète ta négation insensée ! Tu te mens à toi-même, tu crois à l'Infini parce que tu le sens. Ce n'est pas ta raison qui dit : oui, c'est quelque chose de plus haut, c'est ton esprit, c'est la racine radicale de ta personnalité, c'est Toi.

(à suivre.)

C. CHEVILLON.

UNITÉ ET DUALITÉ DE LA NATURE HUMAINE

L'homme est le plus singulier des être créés. Il participe à la vie comme tous, mais, chez lui, celle-ci repose sur deux pivots différents ; il est le siège de deux ordres de manifestations diamétralement opposés l'un à l'autre. D'un côté, il y a la vie animale, origine des instincts, des passions, de l'exubérance brutale, des réflexes inconscients ; de l'autre, une vie impalpable, intelligente, unitive dont la positivité